

Derniers crus

Réjean Ducharme, *Gros mots*, Paris, Gallimard, 1999, 312 p., 27,95 \$.

Yves Beauchemin, *Les émois d'un marchand de café*, Montréal, Québec Amérique, 1999, 496 p., 24,95 \$.

Andrée Dandurand, *Les chemins de la mer*, Montréal, l'Hexagone, 1999, 208 p., 19,95 \$.

André Brochu

Numéro 98, été 2000

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/37424ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Brochu, A. (2000). Compte rendu de [Derniers crus / Réjean Ducharme, *Gros mots*, Paris, Gallimard, 1999, 312 p., 27,95 \$. / Yves Beauchemin, *Les émois d'un marchand de café*, Montréal, Québec Amérique, 1999, 496 p., 24,95 \$. / Andrée Dandurand, *Les chemins de la mer*, Montréal, l'Hexagone, 1999, 208 p., 19,95 \$.] *Lettres québécoises*, (98), 23–24.

Réjean Ducharme, *Gros mots*, Paris, Gallimard, 1999, 312 p., 27,95 \$.

Yves Beauchemin, *Les émois d'un marchand de café*, Montréal, Québec Amérique, 1999, 496 p., 24,95 \$.

Andrée Dandurand, *Les chemins de la mer*, Montréal, l'Hexagone, 1999, 208 p., 19,95 \$.

ROMAN
André Brochu

Derniers crus



Les vins fins, aux saveurs complexes, ne sont pas toujours les plus agréables à boire. En revanche, les vins faciles peuvent nous laisser sur notre soif...

TROIS ROMANCIERS AU SEUIL DE LA SOIXANTAINE. Les deux premiers sont très connus et ont une œuvre derrière eux, marquante, consacrée. La troisième commence une carrière littéraire à la fois prometteuse et empreinte de maturité.

Comme un vin fin

Chaque nouvelle parution de Réjean Ducharme est un événement. D'abord parce que son œuvre est relativement peu considérable : une dizaine de livres en plus de trente ans. Mais aussi et surtout parce que chacun de ces livres, d'une exceptionnelle densité d'écriture, cherche à nous entraîner très loin, dans un univers où les réalités souvent fort quotidiennes sont transfigurées par le fantasme et la magie verbale.

Tel est le cas une fois encore dans *Gros mots*, et il faut souligner que la verve ducharmienne, ici comme ailleurs, correspond à une élaboration spécifique. Le miracle de l'écriture n'est jamais le même d'un roman à l'autre, les procédés éblouissants collent au sujet et créent une fête du langage différente de celles auxquelles nous conviaient les précédents récits. Égal à lui-même, Ducharme ne se répète jamais.

Pourtant, j'avoue avoir eu de la difficulté à suivre Johnny, le narrateur, dans le long récit de ses démêlés avec les femmes de sa vie. Il y a Exa, splendide et tapageuse, avec qui il habite (c'est elle qui le fait vivre) et couche à l'occasion, mais sans l'aimer ; et il y a Petite Tare, l'épouse de son frère adoptif Julien, qu'il aime follement, mais d'un amour qui doit rester parfaitement chaste — lui-même le veut ainsi. Voilà une situation typique de l'œuvre de Ducharme : amour et sexualité sont dissociés et même ennemis, comme le sont, dans les œuvres plus anciennes, enfance et « adultérie » (qui sonne comme « adultère »...).

D'autres personnages interviennent. Julien a des maîtresses, Johnny fait la connaissance de filles de bar telles Poppée et Hellhenn. Et puis, il y a un journal intime que découvre Johnny en se promenant dans un sous-bois et son narrateur, Walter (prénom fictif dérivé de *Alter ego*) est pris lui aussi entre deux femmes, comme Johnny ou Julien. Les relations triangulaires se multiplient, en même temps que le récit multiplie les reflets et les ambiguïtés. Le langage à la fois flou, par les références pas toujours limpides aux personnages et aux réalités, et énergique (on connaît la capacité d'invention de Ducharme en fait de métaphores) procure beaucoup de plaisir, mais aussi de l'agacement. La monotonie de l'histoire racontée — on passe d'Exa à Petite Tare à Exa à Petite Tare, etc. —, dans une coulée textuelle unique, sans chapitres, n'est pas entièrement rachetée par le brio des développements.

Éminemment littéraire, même s'il se situe aux antipodes du « beau style », le discours de Ducharme ne répugne pas à l'assonance et à la rime intérieure, comme dans ce passage : « La loi qui force à changer, à progresser ou régresser, s'épanouir puis se flétrir, on se cramponnera

et on la violera, on ne se soumettra pas. » (p. 157) On comprend mieux la nécessité interne par laquelle *La fille de Christophe Colomb* a pu être rédigé en vers rimés.

Avec ses grandes richesses d'écriture et ses fougades, souvent hermétiques, qui rebutent tout de même la lecture, *Gros mots* s'adresse surtout aux inconditionnels. Ils y trouveront le génie habituel de l'auteur, ce qui n'est pas si mal...

Un bon petit vin clair

Si le roman de Ducharme peut être comparé à un vin fin, très complexe, qui s'offre à la dégustation plus qu'à la rasade abondante, il en va tout autrement des *Émois d'un marchand de café*, d'Yves Beauchemin. Voilà de la prose qu'on écluse comme... du café, ou comme un vin léger (un vin qui se boirait comme de l'eau) ; une prose généreuse, limpide et sans arrière-goût — au point que, bizarrement, ces 500 pages touffues nous laissent un peu sur notre soif.

Un marchand de café ? Pourquoi pas, si le personnage offre une profondeur et nous met en présence du mystère humain. Gabrielle Roy avait réussi à nous intéresser à un caissier¹. Hélas, le tour de force n'est pas répété ici. Le soin extraordinaire que met le romancier à nous rendre accessibles les moindres états d'âme du personnage, à annoncer chaque modulation de sa destinée comme un événement considérable, à ne rien laisser d'obscur dans sa conscience des événements intérieurs ou extérieurs le concernant, à rendre chaque circonstance bien explicite, a pour effet de dissiper toute opacité existentielle, sinon toute interrogation. Pourquoi Guillaume Tranchemontagne décide-t-il, du jour au lendemain, de mettre de côté la logique des affaires selon laquelle il a vécu jusque-là, et de faire le bien ? On n'a guère de réponse à cette question, et on se demande aussi si une telle disposition charitable, qui a ses inconvénients et peut engendrer, comme Guillaume le constate rapidement, plus de mal que de bien, n'est pas un peu perdue de vue au cours des développements. Si le paradoxe du commerçant touché par la grâce n'est pas vraiment résolu, la raison en est peut-être que la stratégie romanesque, si élaborée soit-elle, s'avère incapable de prendre en charge le vaste domaine de l'inconscient. On ne trouve pas dans ce dernier roman de Beauchemin, malgré ses très grandes qualités de composition et un art de la représentation poussé très loin, ce brin de folie qui vaut des tonnes d'éclaircissements narratifs, et qui faisait l'attrait de l'inquiétant Ratablavaski (*Le matou*), du pathétique monsieur Émile (*idem*) ou de la volumineuse Juliette Pomerleau.

Et puis, il y a peut-être une disproportion entre le sujet et son traitement. Le titre ne conviendrait-il pas davantage à une nouvelle qu'à un gros roman ? Les menus événements intérieurs (« émois ») d'un homme très moyen (« marchand de café ») gagnent-ils à être racontés en long et en large, sans zone d'ombre ? Concision et suggestion n'auraient-elles pas été plus fructueuses ?



Une chose est sûre : le livre, comme les autres de l'auteur, se lit avec plaisir, et à grande vitesse, ce qui fait partie du plaisir. Mais il fait naître plus d'attentes qu'il n'en satisfait, malgré ses impressionnantes dimensions.

Cru d'Argentine

Le titre du deuxième livre d'Andrée Dandurand, *Les chemins de la mer*, est aussi celui d'un roman relativement peu connu, mais important, de François Mauriac².

L'action se passe en Argentine, et c'est tout à l'honneur de l'auteure, qui est Québécoise, de nous présenter des personnages locaux, exclusivement, sans qu'aucun effet d'exotisme n'interpose une distance entre le lecteur et eux. Nadia Eskerembar, la jeune héroïne née dans la région des hauts plateaux du nord et venue vivre dans la capitale, Buenos Aires, est habitée par un rêve universel, celui de devenir une artiste, qui nous la rend aussi proche et attachante qu'une sérieuse jeune fille de chez nous. On peut se demander, cependant, si la haute exigence qui l'habite n'est pas plus vraisemblable ailleurs, dans un milieu peu touché par les mesquineries idéologiques et le goût de l'épate qui ont cours ici.

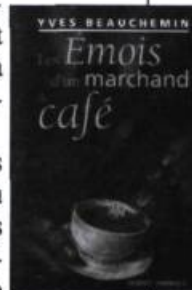
Quoi qu'il en soit, *Les chemins de la mer* se situe dans la plus pure tradition du roman d'apprentissage. Nadia, au contact de quelques êtres privilégiés, Celia la photographe, Roberto le sculpteur et enfin « le Bolivien » auprès de qui elle découvre l'amour, apprend à être elle-même, c'est-à-dire à réaliser à la fois une plénitude d'existence et une plénitude d'expression de soi dans l'expérience esthétique. L'art apparaît comme le terme d'un long chemin exigeant, jalonné de doutes et de tourments. Il requiert d'abord un arrachement au lieu natal et aux sortilèges de la mère possessive et le départ vers un pays à découvrir, peut-

être à inventer. Ce pays, c'est soi-même, mais c'est aussi le monde, et l'art n'est souvent (toujours ?) qu'un témoignage sur la misère, la souffrance, l'injustice, l'oppression. L'artiste apparaît comme le complément du révolutionnaire ; il est celui qui, s'élevant au-dessus du combat (aussi doit-il rompre avec ses camarades militants), va trouver dans la force du peuple et dans la sienne propre la capacité d'explorer la merveille humaine et cosmique.

On trouve donc, constamment, l'idée d'une ascension depuis les ténèbres vers la lumière, cette lumière qui baigne la vision et qui, au début du roman, revêt la forme saisissante d'un alphabet d'étoiles dans la nuit. À la fin, la vision est symbolisée par la mer qui signifie simultanément la mère retrouvée, l'énergie natale irriguant l'œuvre d'art et le désir amoureux enfin assumé. Ce roman d'abord centré uniquement sur les femmes (Nadia, Celia Valdez, la bonne Rosalia, leurs mères) débouche enfin sur la présence du partenaire masculin (Roberto, « le Bolivien »).

D'une écriture un peu austère, mais d'une constante justesse de ton, *Les chemins de la mer* est un de ces livres qui font appel aux dispositions les plus élevées du lecteur. Tout y est concret, enraciné dans la chair des choses et des êtres, et pourtant tout s'y dépasse vers une beauté immatérielle qui est aussi une grandeur, une vérité. En somme, malgré le titre, on est plus près de l'humanisme, altier ou secourable, d'un Malraux ou d'un Camus que de la psychologie fluide et tourmentée d'un Mauriac. Voilà qui est bien rare, de nos jours.

1. Dans son *Alexandre Cbenevert*.
2. Cette sombre polyphonie raconte les dérivés d'une bourgeoisie décadente, malheureuse et sourde aux appels de l'absolu.



Lire

pour faire durer l'instant

Serge LAMOTHE
La tierce personne
roman
185 pages ; 22,95 \$



photo : Michel Bourasse

Roland BOURNEUF
Le traversier
nouvelles
141 pages ; 17,95 \$

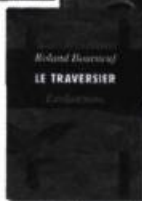


photo : Anne-Marie Guéneau



Sylvie MASSICOTTE
Le cri des coquillages
nouvelles
123 pages ; 16,95 \$



photo : Véro Boncompagni



Nouvelles françaises du XVIIe siècle
anthologie rassemblée et présentée par
Frédéric CHARBONNEAU et Réal OUELLET
300 pages POCHÉ ; 17,95 \$

Claire MARTIN
L'amour impuni
roman
145 pages, relié ; 24,95 \$



photo : Jocelyn Barner



photo : Marc Couture



photo : Pierre Gignac

Georges DESMEULES et Christiane LAHAIE
Les personnages du théâtre québécois
coll. « Connaître »
133 pages ; 9,95 \$



L'instant même
NOUVELLES ROMANS ESSAIS